

**Norbert Elias. *La dynamique sociale de la conscience. Sociologie de la connaissance et des sciences.* Paris : La Découverte, 2016. 332 p. 42,95 \$. ISBN 9782707176325**

Johan Giry

Volume 42, numéro 1, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1071272ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1071272ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

CSTHA/AHSTC

ISSN

1918-7750 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Giry, J. (2020). Compte rendu de [Norbert Elias. *La dynamique sociale de la conscience. Sociologie de la connaissance et des sciences.* Paris : La Découverte, 2016. 332 p. 42,95 \$. ISBN 9782707176325]. *Scientia Canadensis*, 42(1), 124–126. <https://doi.org/10.7202/1071272ar>



Norbert Elias. *La dynamique sociale de la conscience. Sociologie de la connaissance et des sciences.* Paris : La Découverte, 2016. 332 p. 42,95 \$. ISBN 9782707176325

Près de trente ans après la disparition d'Elias, on peut se réjouir de la parution en français de *La dynamique sociale de la conscience*, ouvrage composé de six articles initialement parus en anglais et en allemand entre 1960 et 1985. L'intérêt de cette publication dépasse de très loin celui de la simple érudition, puisqu'elle ordonne ni plus ni moins que la vision éliassienne du rôle des sciences, déjà présente en filigrane de son *Processus de civilisation*, et de la sociologie plus spécifiquement. La structure générale de l'ouvrage peut se ramener à deux volets : sur le premier, Elias fait état de ce qui lui apparaît être les apories de la réflexion académique sur le développement des sciences ; sur le second, il propose un modèle sociologique jugé mieux à même de rendre compte de la façon dont les savoirs sont produits, validés et intégrés aux consciences des sociétés à travers l'histoire.

Ce qui frappe en premier lieu, et donne la clef de lecture de l'ensemble de ces écrits, c'est la sévérité du constat posé par Elias à l'endroit de notre compréhension des avancées de la connaissance humaine, lesquelles sont encore « largement perçues comme une accumulation de détails ou d'anecdotes historiques ; pas vraiment comme autant d'aspects d'un processus social de longue durée qui nécessiterait d'être expliqué au moyen d'une théorie sociologique de vaste ampleur » (245).

Le professeur de Leicester se fonde là sur une triple critique des historiens, des sociologues et des philosophes. Aux premiers, il reproche de manquer d'une théorie des processus de développement des sciences et de se limiter, par le fait même, à « livrer un amoncellement de situations instantanées » (116). Cette faiblesse de l'historiographie s'origine, selon lui, dans la difficulté des historiens à s'émanciper du mythe du « caractère authentique des idées d'un scientifique isolé » (177). Thomas Kuhn lui-même fait les frais de cette critique : loin de constituer un progrès épistémique, son concept de révolution scientifique ne serait, au fond, « qu'un rafraîchissement de la vieille “théorie du grand homme” » (119).

À propos des sociologues, le ton n'est pas moins tranché. Ils ne parviendraient pas à se départir des variantes du déterminisme marxiste, en accordant systématiquement une préséance aux facteurs économiques dans leurs analyses du développement des connaissances. Ce faisant, les sociologues s'enfermeraient dans un perspectivisme de principe, consistant à rapporter de façon directe et univoque l'état des connaissances à celui des rapports de force entre quelques groupes sociaux. Or, nous dit Elias, cela revient ni plus ni moins qu'à faire le lit des thèses de la relativité des valeurs et de la dépendance immuable des catégories de pensée à leur contexte social de production. Là où la rigueur scientifique et l'attention aux réalités historiques devraient plutôt nourrir un programme de recherche portant sur les conditions sociales de l'autonomisation progressive des savoirs scientifiques.

Pourtant, c'est bien aux philosophes qu'Elias consacre le plus d'attention et adresse ses critiques les plus rudes. Ils représentent à ses yeux le principal obstacle à la conduite d'un programme d'études des sciences réaliste, parce que fondé sur le constat de leur double nature cognitive et sociale. Les philosophes ne pourraient l'admettre car ils demeurent arc-boutés sur les apriorismes kantien du sujet autonome et de la raison innée. Karl Popper représente à ses yeux l'archétype de cette appréhension anti-sociologique des savoirs, pétrit qu'il est de la croyance voulant que les sources de la certitude scientifique reposent uniquement sur les lois de la logique, dont chacun serait doté en vertu de la nature ou de quelque intervention divine. Celui-ci se révélerait au fond moins soucieux de la façon dont les scientifiques, dans leur diversité, « procèdent *en fait* » que de leur dire comment ils « *devraient* procéder » (69).

Face à cela, Elias propose une théorie générale du développement des savoirs visant à saisir, d'une part, les conditions sociales de production des catégories de pensées, et, d'autre part, la nature de leurs relations avec les concepts scientifiques. On le comprend, pour l'auteur, les savoirs profanes et les savoirs savants ne diffèrent pas tant en nature qu'en termes de conformité aux réalités observées. Sur cette base, tout l'enjeu de son programme consiste à expliquer « comment et pourquoi la production du savoir humain, de non-, pré- et proto-scientifique, est *devenue* scientifique dans un ensemble de plus en plus vaste de domaines de problèmes » (149). Dans cette perspective, Elias donne à voir ce que le

développement des sciences doit au fait de s'appuyer sur des pratiques, dont la discussion rationnelle est le parangon, et des institutions sociales (universités, sociétés savantes, laboratoires, agences de financement, etc.) qui, historiquement, ont concouru à doter un certain nombre de savoirs d'un degré d'adéquation au réel tel qu'ils se sont trouvés soustraits à l'historicité et à la contingence de leur contexte de découverte. C'est à la faveur de ce processus continu mais non-linéaire d'apprentissage intergénérationnel qu'une somme grandissante de connaissances rationnellement fondées se sont vues intégrées au fond cognitif partagé de nos sociétés, « conformément à leur double fonction de moyens de communication et de moyens d'orientation » (141).

En conclusion, *La dynamique sociale de la conscience* fournit un cadre d'analyse du développement des sciences clair et stimulant. Au-delà de son intérêt propre, il a pour double mérite de renseigner sur l'état des oppositions dans le domaine des études sur les sciences à l'époque où Elias s'affaire à y contribuer, et de rassurer, il faut bien le dire, sur la pertinence des schèmes de pensée qui sont venus constituer le lot commun de la sociologie des sciences ces dernières décennies – rares étant ceux à retomber aujourd'hui dans les antiennes de l'empirisme naïf, des apriorismes kantien ou des déterminismes stricts. On peut toutefois regretter (et s'étonner) de n'avoir croisé à aucun moment dans cet ouvrage les noms d'Emile Durkheim, de Marcel Mauss ou de Robert K. Merton, qui tous trois comptent parmi les plus illustres fondateurs de la

sociologie des connaissances et dont les analyses précèdent celles d'Elias et entretiennent avec elles une proximité non négligeable dont on aurait apprécié

mieux comprendre les ressorts et les éventuelles limites.

*Johan Giry, Université du Québec à Montréal*